

CONTRIBUTIONS ARCHÉOLOGIQUES AU PROBLÈME DES PROTO-ROUMAINS. LA CIVILISATION DE DRIDU

NOTE PRÉLIMINAIRE ★

L'étude archéologique du problème de la formation du peuple roumain a eu et a encore à sa disposition, tout au moins théoriquement, deux voies principales sur lesquelles elle peut s'engager, avec la perspective d'apporter sa contribution à l'éclaircissement d'un processus que les débats sur le terrain historique, linguistique et ethnographique, prolongés et souvent fort vifs, n'ont pas encore réussi à éclaircir suffisamment. La première voie part de la théorie de la continuité daco-romaine, c'est-à-dire de la constatation que, après le retrait des troupes par Aurélien, une partie de la population romanisée qui se trouvait en Dacie continua à vivre sur le territoire de l'ancienne province romaine, constituant ainsi le noyau du futur peuple roumain. Nous n'avons pas à nous occuper ici des résultats enregistrés, ni des difficultés considérables rencontrées par les archéologues dans leurs tentatives, insuffisantes à notre avis, pour prouver la continuité de l'élément daco-romain au long des siècles qui ont fait suite à la pénétration en Dacie des tribus sarmates, daces et germaniques et jusqu'à l'arrivée des Slaves. Qu'il nous suffise de dire que, au stade actuel de nos connaissances, cette voie de recherches ne nous permet pas de résoudre clairement et d'une manière convaincante, par l'archéologie, le problème qui nous préoccupe. Aussi l'exposé actuel tend-il à utiliser plutôt la seconde des deux voies mentionnées plus haut. Il s'agit cette fois, en partant d'un moment auquel l'exégèse historique enregistre déjà, tout au moins dans certaines régions de notre territoire, la présence de l'élément ethnique roumain, d'emprunter la route inverse et d'essayer, par la méthode — si l'on peut ainsi dire — du diagnostic différentiel, d'identifier, dans l'ensemble des manifestations archéologiques reconnues pour l'époque donnée, les éléments de civilisation matérielle qui peuvent être attribués aux Roumains. Le moment le plus favorable à une telle investigation s'est présenté de lui-même ces derniers temps à la faveur de l'essor considérable pris par les recherches archéologiques relatives aux IX^e—XI^e siècles de notre ère dans l'espace délimité par les Alpes Orientales, le quadrilatère de Bohême, les Balkans, le Don et la mer Baltique.

L'analyse des matériaux archéologiques appartenant à cette époque, dont le X^e siècle constitue le centre, de même que les efforts pour étendre et approfondir

★ Communication présentée à la session de l'Académie de la République Populaire Roumaine, le 27 septembre 1957.

la documentation archéologique s'y rattachant, offrent de réelles perspectives quant aux résultats, ainsi que des avantages initiaux d'une importance particulière. En premier lieu, le X^e siècle — pour prendre le moment qui constitue le centre de l'époque envisagée — remplit la condition préalable de représenter un laps de temps pour lequel les recherches historiques enregistrent la présence de l'élément ethnique roumain sur le territoire de la Roumanie, territoire organisé en formations féodales naissantes (knézats). Nous ne perdons pas de vue la circonstance que cette présence pourrait être contestée — et elle l'est encore — mais les recherches archéologiques n'ont pas seulement pour mission de ratifier des faits incontestablement établis par les études historiques, elles peuvent aussi confirmer, ou infirmer, par leurs propres moyens, des hypothèses formulées par d'autres disciplines de l'histoire. L'archéologie vient ainsi leur ajouter le poids de sa démonstration, ou bien elle le leur refuse.

Nous savons également que le X^e siècle représente un moment historique tourmenté et complexe. Il suffit de rappeler la lutte entre l'Empire byzantin et le premier tzarat bulgare, qui affecte profondément non seulement l'espace qui s'étend le long du Bas-Danube et en Dobroudja, mais aussi les territoires carpatiques où ce tzarat aurait, d'après certains historiens, étendu sa domination. Il y a aussi l'expansion vers le Danube de l'Etat féodal russe de Kiev, la pénétration des Hongrois en Transylvanie et les invasions des peuples de la steppe (les Petchénègues pour le moment) arrivant de l'Est. Mais c'est précisément dans une telle « ambiance » historique pleine de remous que la méthode de différenciation archéologique peut s'appliquer plus efficacement. Car ces mouvements et ces chocs se développent sur un fond d'intense conjoncture économique et politique, qui s'exprime du point de vue archéologie par des matériaux abondants et caractéristiques : disons-le sans méconnaître les difficultés que rencontrent cependant ces recherches, et dont nous parlerons nous-mêmes à l'occasion du problème traité.

Au point de vue des matériaux archéologiques eux-mêmes et des possibilités d'application de l'analyse archéologique différentielle, nos efforts pour éclaircir l'ethnogenèse des Roumains au X^e siècle ont bénéficié — grâce en premier lieu aux fouilles de Dinogetia, mais aussi à celles effectuées en d'autres points de notre territoire (à Capidava par exemple) — de conditions permettant de dater de façon plus précise et plus sûre les découvertes faites dans l'espace situé au Nord du Danube, espace proche de régions dans lesquelles la domination directe ou le voisinage de Byzance avaient fait pénétrer des éléments supérieurs de civilisation, telle par exemple que la monnaie impériale.

D'autre part, l'identification et le triage de plus en plus précis des matériaux archéologiques *slaves* des VI^e—X^e siècles, effectués ces quinze dernières années pour l'espace de l'Europe centrale et orientale, sont particulièrement importants — fondamentaux même, à notre avis — pour ceux qui entendent baser sur l'archéologie l'analyse de la configuration ethnique des populations présentes à cette époque sur le territoire actuel de la Roumanie.

★

On connaissait déjà des matériaux archéologiques — surtout de la céramique — du X^e siècle, disséminés en de nombreux points des territoires roumains situés au Nord du Bas-Danube et provenant de découvertes de surface, dues au

hasard ou à des sondages. Mais on les tenait pour slaves, conformément à certaines conceptions plus anciennes, dues en partie à un courant, selon lequel toute poterie de cette époque décorée du fameux ornement sinusoïdal ne pouvait être que slave. Cette poterie était d'ailleurs souvent datée d'une façon erronée ou incertaine. On n'avait, de même, aucune vue d'ensemble sur la civilisation matérielle dont ces éléments faisaient partie. D'autre part, un observateur attentif ne pouvait pas ne pas être frappé par la large expansion surtout en Valachie, mais aussi dans d'autres régions de la Roumanie --- de ces éléments, ainsi que de la fréquence et de la richesse des établissements où ils apparaissaient.

Ces modestes vestiges archéologiques témoignaient de la vie intense et économiquement prospère d'une population nombreuse, et nous doutons que seuls des Slaves se soient manifestés ainsi dans des régions où, peu de temps après, l'élément ethnique roumain devait non seulement être dominant, mais même assimiler d'importants groupes de population slave. Ces considérations, auxquelles il faut ajouter la connaissance de plus en plus précise en Roumanie de la phase première de la civilisation slave ancienne, par la découverte du cimetière slave du VII^e siècle de Sărata Monteoru, nous ont déterminé, il y a quelques années, à rédiger un rapport à l'intention de la Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain, nouvellement constituée par l'Académie de la R.P.R. Nous attirions l'attention dans ce rapport sur l'importance du complexe archéologique mentionné ci-dessus, pour commencer ensuite, à partir de l'année 1956, une série de fouilles archéologiques destinées à l'étude de ce problème. Nous avons choisi d'abord, dans le cadre d'un plan de recherches archéologiques plus amples, destinées à suivre les problèmes se rattachant à l'ethnogenèse du peuple roumain, la région de la plaine valaque et nous avons commencé les premiers sondages sur un espace assez restreint, mais représentant un groupement bien défini. De cette façon, le triangle déterminé par les points Ileana-Podari (à l'extrémité septentrionale de la Mostiștea), Dridu-Sărindarele (sur la Ialomița) et Bucov (au Nord de Ploiești, à proximité des collines subcarpatiques et au Nord du *vallum* qui traverse la plaine du Danube, de Turnu-Severin à Brăila (« Brazda lui Novac », le *vallum* de Novac)), renfermait une aire d'expansion suffisante pour permettre de vérifier réciproquement les résultats éventuels et d'établir l'endroit où différentes conditions locales favoriseraient des fouilles extensives. Les recherches d'Ileana-Podari ont été exécutées par Vlad Zirra, celles de Bucov par Maria Comșa et celles de Dridu par l'auteur de ces lignes, secondé par Eugenia Zaharia. Les résultats enregistrés nous ont déterminé à choisir l'établissement de Dridu comme le plus indiqué pour des fouilles plus importantes, tout en continuant les recherches de Bucov en tant que complément et contrôle. Il revient aux auteurs des fouilles mentionnées plus haut de communiquer les constatations faites au cours de leurs travaux, ainsi que leurs opinions sur la signification des découvertes réalisées. Dans ce qui suit, nous nous occuperons surtout des découvertes de Dridu, tout en tenant compte des résultats obtenus à Ileana-Podari et à Bucov, que Vlad Zirra et Maria Comșa nous ont communiqués directement ou par des rapports préliminaires ¹.

¹ Dans « Materiale », V, 1959, p. 501 et suiv., resp. p. 495 et suiv.

Selon l'usage établi en archéologie, nous proposons que la culture matérielle identifiée par les fouilles en question soit dénommée *la civilisation de Dridu*, d'après l'endroit où elle a été étudiée de façon plus minutieuse et plus systématique et où, pour la première fois, les éléments qui la composent ont pu être identifiés de façon plus complète.

Il est certain que nos connaissances actuelles sur ce nouveau complexe archéologique ne permettent pas d'éclaircir tous les problèmes qui s'y rattachent. Mais l'importance exceptionnelle des suppositions qu'elles nous permettent de faire justifient, selon nous, la liberté que nous avons prise en soumettant à la discussion, sous forme de note préliminaire, la présente anticipation. Les affirmations que l'on peut dès maintenant formuler au sujet de la signification de la civilisation de Dridu ont, croyons-nous, une réelle valeur d'hypothèse de travail, destinée à influencer et à orienter les recherches futures.

La civilisation de Dridu se présente à nous sous la forme de vestiges matériels d'un groupe humain qui habitait des établissements non fortifiés, installés dans des endroits bas au voisinage des cours d'eau et constitués de huttes en partie souterraines et construites surtout en bois. Dans l'état actuel de nos connaissances sur les caractères essentiels de cette civilisation, nous ignorons dans quelle mesure s'élevait derrière ces établissements le rideau protecteur des forêts. En échange, les fouilles effectuées très activement à Dridu à partir de 1957 ont fourni comme premiers résultats des éclaircissements sur la façon dont étaient groupées les habitations, sur le plan d'ensemble de ces agglomérations de huttes, résultats et éclaircissements ne représentant, bien entendu, qu'un aperçu préliminaire, d'autant plus qu'ils n'ont même pas encore été complètement analysés.

Nous avons pu cependant constater qu'il s'agissait de groupes restreints d'habitations — jusqu'à 5 ou 6² — le plus souvent alignées et accompagnées, de façon régulière dirait-on, d'un grand four à pain, situé devant les habitations, à une certaine distance. Les groupes de huttes étaient disséminés à des distances qu'on ne peut encore préciser, mais qui paraissent relativement grandes, et sont situés le long des cours d'eau ou aux bords des lacs (dans le cas de Dridu, le lac de Comana). La station s'avère avoir été habitée temporairement, pendant peu de temps et de façon intermittente, avec des évacuations et des retours de population au même endroit, retours dont la périodicité ne peut cependant pas être précisée. Le problème de savoir s'il s'agit d'une station disparue par la violence, par suite d'une conflagration suivie d'un incendie total, n'est pas encore tout à fait éclairci. Nous avons l'impression que le premier niveau d'habitations observé à Dridu nous montre des habitations abandonnées de bon gré, avec évacuation de tous les biens, depuis la céramique jusqu'au bois utilisé pour la construction de la maison. La découverte à Dridu de deux squelettes d'individus tués, coupés en morceaux et jetés pêle-mêle dans la fosse d'un four, nous fait penser à des moments où les habitants de ces petits « hameaux » en ont été chassés par la violence. Seul l'examen anthropologique pourra dire si ceux massacrés de cette manière étaient des autochtones ou des envahisseurs — envahisseurs qui ont d'ailleurs laissé leurs traces sur les lieux, sous forme d'une grande fosse où ils avaient rôti, et ensuite probable-

² Les fouilles en ont porté le nombre à 11.

ment brûlé — donc banquet et sacrifice — des quartiers de bovidés. En tenant compte de la date que nous aurons plus loin l'occasion d'attribuer à l'établissement de Dridu, nous sommes en droit de penser à une action des Petchénègues.

Nous ne savons pas non plus si ces établissements ouverts étaient en relation avec des points fortifiés (ceux qu'on appelle en roumain des *horodiști*).

En ce qui concerne les occupations principales des habitants et surtout la forme de leur économie, les observations et les matériaux recueillis jusqu'à ce jour nous fournissent certaines indications particulièrement précieuses. Au moins le problème principal, celui de savoir si c'est l'économie agricole ou l'élevage qui a prédominé, nous semble avoir reçu un commencement de réponse particulièrement significatif. Les ossements d'animaux domestiques (surtout de bœufs et de chevaux, mais aussi de petits animaux à cornes et de volaille) sont présents dans toutes les habitations examinées. On a trouvé en outre de grands fours à pain, déjà mentionnés plus haut et, bien qu'on n'ait pas encore découvert d'outils caractéristiques de la culture et du traitement des céréales, une heureuse trouvaille nous permet d'écarter, définitivement croyons-nous, l'objection éventuelle que les céréales utilisées auraient été fournies par d'autres populations, plus ou moins proches. La *bale* trouvée dans l'enduit d'argile cuite de différentes habitations constitue une preuve assez sérieuse. De plus, on a trouvé, dans le pisé brûlé de l'un des fours à pain, des grains de blé carbonisés munis de leur bale : l'argile a été cette fois pétrie avec des *épis de blé entiers*. Nous croyons que tout le monde sera d'accord sur le fait que ce n'est pas sous forme d'épis que l'on échange ou que l'on vend le blé. Nous y avons distingué des grains de blé primitif, monocoque, et de blé dicoque. Ces observations nous permettent d'affirmer le caractère agricole de la population appartenant à la civilisation de Dridu.

Nous ne connaissons pas encore les endroits d'inhumation de ces populations, par conséquent nous ignorons leurs rites funéraires.

Le type d'habitation — hutte rectangulaire demi-souterraine en bois, recouverte en partie de bousillage, de dimensions variables, ayant l'entrée sur l'un des côtés longs et un âtre simple ou un four en pierre dans un coin — n'apporte guère de renseignements, car il représente le type habituel des habitations paysannes de cette époque, valable pour toutes les populations installées entre les Alpes Orientales et le Don. De plus, d'après ce que nous savons, son origine n'a pas été étudiée.

En fait d'objets, c'est, jusqu'à présent, la *céramique* qui est la mieux représentée. Celle-ci est suffisamment caractéristique et fournit une fois de plus l'occasion de constater que l'archéologie est, dans une bonne mesure, la science des tessons. Il n'y a pas lieu de donner ici une description, même très sommaire, de la céramique appartenant à la civilisation de Dridu. Il suffit d'indiquer qu'elle comprend — laissant de côté les pièces importées — deux espèces locales principales, toutes deux travaillées au tour primitif à bras : une espèce d'une technique plus rudimentaire, constituée par des vases que nous pouvons considérer comme destinés à la cuisine et consistant presque exclusivement en *pots*, vases décorés de l'ornement *sinusoïdal* bien connu, nous verrons plus bas de quelle manière. L'autre espèce, remontant à une tradition céramique différente et dénotant une technique particulière de la préparation de la pâte et de la cuisson, est de couleur grise et à décoration constituée de larges incisions et d'ornements obtenus par

lustrage. Cette dernière espèce a été également utilisée pour la production de marmites, mais surtout pour des récipients d'eau à anses. Nous nous empressons d'ajouter que ces deux types peuvent être rapportés à la technique artisanale des provinces romaines, ou à la technique « barbare » du temps de la migration des peuples. On a constaté à Dridu une importation d'amphores byzantines en argile rouge, portant des traces d'inscriptions peintes en rouge ; à Ileana-Podari et dans d'autres endroits on a trouvé des vases en kaolin apportés de Dobroudja.

Malgré les nombreuses lacunes et imperfections de nos connaissances actuelles sur la civilisation de Dridu, ce que nous avons pu en saisir jusqu'à présent constitue néanmoins une partie importante d'une civilisation matérielle spécifique et donne l'image d'un groupement humain stable, déjà pourvu d'un caractère *ethnique* propre. Il nous est par conséquent permis, nous avons même l'obligation de discuter et, dans la mesure où les données actuelles nous y autorisent, de tenter de résoudre au moins une partie des principaux problèmes que soulèvent cette civilisation et cette population.

La première question à laquelle nous devons nous arrêter est celle de la situation dans le temps, de la date absolue de la civilisation de Dridu. A ce point de vue, comme nous l'avons déjà laissé entendre auparavant, en l'absence totale, jusqu'à ce jour, d'éléments internes permettant de fixer une date précise, les résultats des fouilles effectuées dans les stations byzantines de la rive droite du Danube (en premier lieu, pour la Roumanie, à Dinogetia) ont montré, déjà depuis longtemps, que les éléments caractéristiques de la poterie du type Dridu y apparaissent dans un contexte que l'on peut dater, grâce à des monnaies de l'empereur Jean Tzimiskès et de ses successeurs, de la seconde moitié du X^e siècle.

Plus difficile — et d'une importance capitale, comme nous aurons l'occasion de le voir — est la question de savoir si le type de Dridu est plus ancien que la date mentionnée et, surtout, si ses débuts peuvent être fixés au IX^e siècle. Comme on le sait, il n'existe pas sur la rive droite du Danube de niveaux que l'on puisse dater avec précision du IX^e siècle. D'autre part, il convient de souligner que, dans la région du NE de la Bulgarie, où la céramique du type Dridu est largement répandue dans l'aire où s'est formé le premier tzarat bulgare, il n'existe pas, à notre connaissance, d'observations stratigraphiques, ni de données fournies par des monnaies qui puissent confirmer la date du IX^e siècle admise, plutôt sur la foi des données historiques, par certains collègues bulgares.

En troisième lieu, la découverte faite par Grigore et Radu Florescu, à Capidava, d'un niveau de huttes plus ancien que celui daté par des monnaies de Jean Tzimiskès, mais contenant, dans les grandes lignes, la même civilisation matérielle, niveau que ces deux archéologues placent au IX^e siècle, n'est, aussi précieuse qu'elle soit, concluante ni pour elle-même, ni pour assigner une présence aussi ancienne, sur la rive *gauche* du Danube, à la civilisation de Dridu. A Dridu, nous avons également identifié deux niveaux d'habitations appartenant, dans les grandes lignes, à la même civilisation et se succédant à un certain intervalle. Mais nous ne possédons aucun critérium certain pour apprécier la durée de cet intervalle, qui pourrait très bien, par conséquent, être compris dans les limites du X^e siècle. Nous sommes d'avis que, dans cette question de la date *initiale* de la civilisation de Dridu, il faut procéder avec une extrême prudence, justement à cause de l'importance spéciale qu'elle présente d'une part pour le problème des relations,

de temps ou d'autre nature, existant entre cette civilisation et d'autres complexes, telle, en premier lieu, que la civilisation slave ancienne, et d'autre part pour le problème de ses propres origines et de sa première apparition au Nord du Danube. Soulignons, pour être tout à fait clair, que nous manquons à l'heure actuelle de données permettant de porter un jugement sur la situation au IX^e siècle de la région située au Nord du Danube, et cela non pas autant d'un point de vue historique en général que, spécialement, du point de vue archéologique. Dans le cadre de la situation historique, au X^e siècle, de la région à laquelle nous nous sommes limité pour le moment, à savoir l'espace compris entre les Carpates Méridionales et les Balkans, la civilisation de Dridu ne pourrait appartenir qu'aux Slaves méridionaux ou aux Roumains, à moins qu'elle ne représente la culture matérielle commune aux Slaves et aux Roumains de cette époque. Il n'existe pas d'autres possibilités, car les nomades — Petchénègues, Ouzes et Coumans — sont exclus, les Magyars bien entendu de même, pour des raisons géographiques et aussi parce que leur culture matérielle du X^e siècle est, du point de vue archéologique assez bien connue. On ne connaît pas d'autres races qui aient visité ou habité ces régions à cette époque. Rappelons qu'il ne s'agit pas d'éléments de culture matérielle sporadiques et épars, mais d'un complexe solidement établi et à expansion dense.

Il est évident que, étant donné la situation générale historique, ethnique et même — pouvons-nous ajouter — archéologique, le nœud du problème réside dans le choix qu'il s'agit de faire entre l'hypothèse slave et la roumaine. Or, à ce point de vue, l'identification récente de la plus ancienne civilisation matérielle slave de la seconde moitié du premier millénaire permet d'analyser ce problème sous un jour nouveau, non sans susciter toutefois, par la même occasion, des difficultés et des obligations nouvelles. Ce qui nous intéresse dans ce parallèle archéologique, c'est le fait que l'ancienne culture matérielle des Slaves du VI^e siècle et des siècles suivants s'est avérée être, dans son fonds originel, dans sa substance autochtone une civilisation archaïque, dont les origines ne sont pas encore bien claires, mais qui diffère de celle des populations rencontrées par les Slaves dans les régions nouvellement colonisées par eux sur le Dniéper moyen, au Sud des Carpates ou dans l'espace compris entre le Pripet et l'Elbe-Saale.

Du type « Prague » en Europe centrale, ou de types apparentés, plus à l'Est, cette civilisation est surtout connue par sa céramique caractéristique et par ses coutumes funéraires, illustrées si clairement et d'une manière si complète par le cimetière de Monteoru, par exemple. Particulièrement important est le fait nettement souligné ces derniers temps — et, à notre avis, dans les termes les plus justes — par l'Ecole de Léningrad (Artamonov et Léapouchkine) que la première civilisation slave n'a rien à voir avec celle de Tchernéakhov ou d'autres complexes de ce genre, qu'elle n'en dérive pas, que, bien au contraire, elle est venue d'ailleurs et s'est superposée à ces derniers. Cela signifie en premier lieu, au point de vue archéologique, que l'ancienne culture slave ne contenait pas dans son fonds originel de *céramique grise travaillée au tour*. Bien plus, on a constaté de façon certaine que la céramique slave primitive n'était ni travaillée au tour, ni *décorée*. Le tour du potier et le décor fait de sinusoides et de bandes de lignes horizontales ont été adoptés par les Slaves à une période ultérieure, et les archéologues commentent — si nous sommes bien informés — à être de plus en plus d'accord pour

localiser cette adoption quelque part dans les régions nouvellement colonisées. le long de l'ancienne frontière romaine, entre les Alpes Orientales et les bouches du Danube.

Quant au rite funéraire, il a été maintenant définitivement établi qu'au moment de leur expansion, les Slaves pratiquaient l'incinération, dans des fosses et des urnes, pour ne passer que plus tard, à partir du IX^e et du X^e siècle, au rite de l'inhumation, non sans conserver cependant par endroits, partiellement mais avec ténacité, leur ancien rituel païen.

Les découvertes archéologiques signalées de plus en plus fréquemment ces derniers temps dans différentes régions colonisées par les Slaves aux VI^e et VII^e siècles — par exemple sur l'Elbe-Saale, dans le quadrilatère de Bohême, en Serbo-Croatie et en Roumanie — ne permettent aucun doute sur le fait que les Slaves ont apporté avec eux cette civilisation archaïque dont nous avons rappelé les traits essentiels. Même au Sud du Danube, au Nord-Est de la Bulgarie, le fait a pu être vérifié par la découverte de stations proto-slaves contenant des matériaux de ce genre.

Dans ces conditions, le problème qui se pose tout d'abord est de déterminer l'aspect qu'acquiert la culture matérielle slave au cours des siècles qui ont suivi leur période d'expansion des VI^e—VII^e siècles. A ce point de vue, voici, à notre avis, les situations et les faits qu'il s'agit de retenir.

Pour les VIII^e—X^e siècles environ, on enregistre entre le Don et les Carpates Orientales un aspect plus développé de la civilisation slave de caractère archaïque, aspect dit de Romen-Borshévo d'après deux « horodiști » (emplacements d'*oppida*) situées à l'Est du Dniéper. Mais il a été prouvé que cet aspect se rencontrait également à l'Ouest de ce fleuve, au moins jusqu'à la limite indiquée plus haut. D'après certaines indications, ce complexe se serait même étendu à la Transylvanie. On admet de plus en plus dans les milieux scientifiques l'hypothèse d'après laquelle le complexe de Romen-Borshévo se serait développé directement du complexe antérieur du type « Prague ». Il s'agit donc d'une continuation et d'un développement de la tradition culturelle proto-slave originale. La céramique et le rite funéraire confirment en premier lieu ce fait. Il est d'autant plus important d'établir les rapports dans le temps et dans l'espace entre cette première civilisation slave développée — nous avons à nouveau en vue le complexe de Romen-Borshévo — et la civilisation de Dridu.

Nous savons qu'en U.R.S.S., aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest du Dniéper, la civilisation de Romen-Borshévo est stratigraphiquement antérieure aux dépôts archéologiques contenant des monuments de l'époque de l'Etat russe de Kiev, plus exactement du X^e siècle et des siècles suivants. On a pu, à l'aide de monnaies orientales, y établir l'existence du complexe de Romen-Borshévo aux IX^e et X^e siècles. Dans la partie de la Moldavie comprise entre le Sereth et le Prut, nous bénéficions de la découverte extrêmement précieuse de Spinoasa (région de Jassy) où, au cours des sondages exécutés l'année passée par la filiale de Jassy de l'Académie de la R.P.R., on a trouvé au même endroit, outre des habitations et des matériaux du type Romen-Borshévo, quelques fragments céramiques absolument caractéristiques du type Dridu, qui se distinguent de manière frappante de ceux de Romen-Borshévo et ne peuvent en aucun cas être confondus avec eux. Rappelons en passant que, en dehors de Spinoasa, la civilisation de Romen-

Borshévo a encore été découverte en Moldavie à Hlincea-Jassy, à Suceava et dans de nombreux autres points, l'existence dans cette province d'une série de « horodiști » appartenant à cette civilisation étant sur le point d'être confirmée³. Malheureusement, l'étendue restreinte des sondages pratiqués à Spinoasa n'a pas permis de déterminer le rapport stratigraphique entre les deux catégories de matériaux. Les fouilles décidées pour la campagne de 1957 y poursuivent, entre autres, la solution de ce problème. Retenons pour le moment le fait de la pénétration en Moldavie d'au moins quelques éléments de la civilisation de Dridu, fait pour lequel, conformément aux données archéologiques générales déterminées jusqu'à présent, il n'existe que deux possibilités stratigraphiques : ou bien les éléments de Dridu y apparaissent comme une importation dans un milieu Romen-Borshévo (ce qui établirait clairement l'existence contemporaine de deux civilisations différentes), ou bien ils y ont succédé à une phase Romen-Borshévo, auquel cas nous aurions la preuve de la pénétration en Moldavie de la civilisation de Dridu, après une phase d'habitation slave du type Romen-Borshévo.

Dans les régions situées plus au Sud, en Valachie et dans le NE de la Bulgarie, le rapport entre la civilisation de Dridu et celle de Romen-Borshévo ou, en général, slave, dépend étroitement de la position chronologique exacte de chacune d'elles. Nous avons mentionné plus haut les tentatives faites en Roumanie pour dater du IX^e siècle une phase plus ancienne de la civilisation de Dridu en Dobroudja. C'est le moment de mentionner que, récemment, M. I. Artamonov a même envisagé de dater à partir du VIII^e siècle la céramique travaillée au tour et décorée d'un ornement sinusoïdal, trouvée dans le NE de la Bulgarie, que les archéologues bulgares datent ordinairement des IX^e—X^e siècles. Artamonov se fonde sur les tombes d'incinération de Verbovka et de Bucovtzi (Bulgarie) qui, à en juger d'après le rite d'incinération, devraient, selon lui, appartenir au VIII^e siècle. Mais cette hypothèse et l'argumentation qui l'accompagne ne tiennent pas compte, à notre avis, de certaines distinctions absolument nécessaires. Tout d'abord — et ce faisant nous énonçons par anticipation l'une des thèses fondamentales de la démonstration archéologique que nous poursuivons — non seulement « ...le point de vue très répandu selon lequel la céramique à bandes sinusoïdales serait exclusivement slave ne semble pas correspondre à la réalité » — ainsi qu'Artamonov le constate le premier de manière expresse et sans équivoque⁴ — mais bien plus, on doit et on peut distinguer, dans le cadre de la céramique faite au tour et à ornementation sinusoïdale, différents styles, *des manières différentes*; il existe *plusieurs* céramiques à décoration sinusoïdale et il importe d'établir laquelle d'entre elles est slave et laquelle ne l'est pas.

Secondement, la date du VIII^e siècle assignée aux tombes de Verbovka et de Bucovtzi, sur l'unique argument qu'elles représentent l'ancien rite de l'incinération, est par trop théorique. Elle ne tient pas compte du fait bien connu que ce rite a subsisté très tard — même malgré la conversion de ces peuples au christianisme — ni de certaines données archéologiques récentes qu'Artamonov, il est vrai, ne pouvait pas connaître, vu qu'elles sont inédites. Il s'agit du cimetière d'incinération à urnes de Satul Nou, près d'Ostrov, au Sud du Danube, partiel-

³ D'après les dernières vérifications, elle n'a pas été confirmée.

⁴ Dans l'étude introductive à l'œuvre de J. Вујакова, *Словяно-българско сенище край с. Попина, Силистренско*, Sofia, 1956.

lement étudié ces dernières années par Bucur Mitrea, cimetière auquel nous avons été et sommes encore porté à accorder une importance particulière dans le problème en discussion. Le cimetière de Satul Nou (nous utilisons les données mises à notre disposition par B. Mitrea) est slave par son rituel funéraire (urnes d'incinération ; on y pratique même encore des enterrements de type plus ancien avec incinération dans une fosse simple), et par sa céramique, dans laquelle les éléments de caractère Dridu n'apparaissent qu'en tant qu'influences. Or, nous estimons que pour dater ce cimetière, qui est l'expression d'une communauté slave conservant encore en grande partie ses traditions archaïques, on ne peut pas négliger un indice archéologique découvert dans l'une des urnes d'incinération. Nous nous référons à un fragment de boucle d'oreille en feuille et filigrane d'argent d'un type spécial, dont l'évolution typologique est connue dans ses grandes lignes et dont la date absolue, d'après nos connaissances actuelles, ne peut pas remonter au-delà du X^e siècle, mais doit même être attribuée plutôt à la seconde moitié de ce siècle. De fait, des exemplaires très proches appartenant au célèbre trésor de Tokay sont datés, grâce à des monnaies byzantines, de la seconde moitié du X^e siècle.

Revenant aux rapports, dans le temps et dans l'espace, entre la civilisation de Dridu et celle de Romen-Borshévo, il nous faut rappeler que des éléments de cette dernière ont été également constatés en Valachie, à Bucarest même, par les fouilles de Dinu V. Rosetti, et il est possible qu'elle soit présente aussi au Sud du Danube. Mais les informations dont nous disposons pour cette dernière région sont contradictoires. Parlant des découvertes faites par l'archéologue bulgare J. Vyjarova dans les stations de Drenceto et de Djejovi Lozea près de Popina, à proximité de Silistra, M. I. Artamonov caractérise les matériaux en question comme étant du type « Prague », tandis que I. I. Léapouchkine les considère, sur la foi d'informations directes reçues de J. Vyjarova, comme ayant l'aspect Romen-Borshévo. On reconnaît ici bien sûr la tendance de Léapouchkine de concevoir de façon aussi large que possible l'aspect Romen-Borshévo, mais vu, d'autre part, qu'il s'agit d'un développement continu, il n'est pas toujours facile de tracer une ligne de démarcation nette entre l'aspect de Prague, plus ancien, et celui plus récent de Romen-Borshévo.

Indépendamment de ces obscurités actuelles, le problème qui se pose est d'établir jusqu'à quelle date s'est maintenu dans ces régions méridionales l'aspect archaïque de la première civilisation slave, l'aspect Prague-Romen-Borshévo, et à quelle époque il a commencé à se transformer en ce qu'on appelle habituellement la *phase des « horodiști »*, caractérisée par l'utilisation du tour de potier et par la richesse du décor à bandes sinusoïdales. Nous avons vu qu'il existe suffisamment d'indices — du moins pour les espaces moldave et ukrainien — pour soutenir que l'aspect Romen-Borshévo s'est maintenu jusqu'au X^e siècle, comme une manifestation caractéristique de la civilisation matérielle archaïque des tribus slaves, antérieure à la cristallisation complète de l'Etat féodal. Dans l'espace situé sur le Bas-Danube, le cimetière de Satul-Nou nous présente, au X^e siècle, une communauté slave plus avancée dans le domaine de la céramique, mais conservant encore les traditions archaïques pour le rituel funéraire. Cela revient à dire que soit des aspects restés archaïques de la civilisation proto-slave, soit des aspects plus évolués, qui avaient déjà commencé à s'assimiler des éléments méridionaux, ont coexisté approximativement avec une phase de la civilisation de Dridu.

Après avoir déterminé ainsi les obscurités et les insuffisances dont souffre la documentation archéologique dont nous disposons, il nous semble utile de signaler deux points dont — indépendamment de ce qu'on peut démontrer aujourd'hui d'une façon positive — l'importance pour le problème en question ne doit pas être sous-estimée.

Le premier point est celui déjà abordé plus haut, à savoir que si l'on se place en pleine époque comprise entre le IX^e et le XI^e siècles et que l'on embrasse dans une vue d'ensemble la céramique à décoration linéaire et sinusoïdale de l'espace slave, on peut constater une manière slave qui, partant de la céramique du type « Prague » *non décorée*, adopte l'ornement en bandes et à sinusoïdes, l'organisant selon un certain style, dans lequel, dès le début — à Sărata Monteoru au VII^e siècle, à Devinska Nova Ves (Bratislava) et en d'autres points de l'espace occupé par les Avars, aux VIII^e et IX^e siècles, même en Transylvanie au VIII^e siècle (à Nuşfalău et à Someşeni) et en général, à l'Est, dans le complexe de Romen-Borshévo — les lignes et ensuite les bandes sinusoïdales ont tendance à *s'intercaler* entre des lignes ou des bandes horizontales. Par contre, le complexe de Dridu est caractérisé par l'application de bandes sinusoïdales *par-dessus* les lignes horizontales et dans leur bordure, de même que par des éraflures verticales, formant de courts faisceaux de lignes sur des surfaces striées de façon massive horizontalement.

Il existe également des différences dans la forme des vases entre ces deux styles céramiques, mais elles n'ont pas encore été étudiées, tandis que la différence entre les deux manières d'ornementation est frappante. Nous tenons à ajouter qu'il n'est pas toujours question, surtout dans les régions méridionales de l'expansion slave, de l'utilisation *exclusive* de l'un des deux styles dans les différentes communautés. Bien au contraire, on constate des influences réciproques variées — comme il est d'ailleurs naturel si l'on tient compte de la réalité historique — avec cependant la prédominance nette, dans des aires différentes, d'un style ou d'un autre. Nous ne pouvons pas nous occuper ici du problème de l'origine de la céramique du type Dridu. L'information archéologique à cet égard accuse encore des lacunes. Mais à ceux qui voudraient la rattacher exclusivement aux Slaves, nous rappellerons qu'une riche ornementation sinusoïdale est attestée en Transylvanie, dans le groupe « gépide » de Bandul de Cîmpie, des VI^e—VII^e siècles, et que les stries horizontales serrées de la surface du vase ne peuvent évidemment être attribuées qu'à une tradition ou à une influence romano-byzantine.

Au sujet de cette question, on ne doit pas perdre non plus de vue la seconde circonstance mentionnée plus haut, celle relative à la présence de la céramique *grise à ornement lustré* comme élément constant de la civilisation de Dridu. Étrangère, à l'origine, à la première civilisation slave, du moins telle que celle-ci se manifeste sur le territoire roumain, cette céramique grise représente, comme l'a souligné récemment avec raison Artamonov, un héritage de l'ancien fonds culturel de l'époque des migrations des peuples et des régions méridionales, situées au Nord de la mer Noire et — ajoutons-nous — du Danube. Elle possède, dans les différentes régions qui s'étendent du Caucase jusqu'au centre de l'Europe, certains traits fondamentaux communs, mais aussi des aspects régionaux différents. On doit la distinguer de la céramique dite du type Saltovo-Maiatzk (stations

des steppes du Nord de la mer Noire), comme aussi de celle, appartenant au même fonds, apportée par les Proto-Bulgares turcs. Son origine locale, dont la tradition remonte à l'époque des migrations de l'espace carpato-danubien, ne pourra être établie, croyons-nous, que lorsque les monuments archéologiques des VII^e—IX^e siècles de notre ère, appartenant à l'espace situé au Nord du Bas-Danube et à la Transylvanie, seront mieux connus et étudiés complètement.

Mais il s'agit là d'un autre problème. Ce que nous avons tenu à signaler pour le moment, c'est qu'il existe de très sérieux arguments archéologiques en faveur de l'hypothèse selon laquelle, au cours du X^e siècle de notre ère, la civilisation de Dridu ne représente ni les restes archéologiques des Slaves, ni ceux d'autres populations étrangères, dont la présence à cette époque sur le territoire actuel de la Roumanie est attestée historiquement. Elle doit donc être proto-roumaine, et toute analyse ou interprétation la concernant, par exemple à propos du problème de la symbiose slavo-roumaine et de ses résultats, devra dorénavant tenir compte de ce fait. Son expansion très dense dans les provinces du Bas-Danube, sa présence en Transylvanie (à Blandiana, sur le Mureș, mais aussi en d'autres endroits, par exemple dans la station qui vient de nous être signalée, à Rety, dans le pays des Sicules), ainsi que les indices qui témoignent également de sa pénétration en Moldavie, nous font entrevoir que cette civilisation se superpose à l'aire historique de l'habitat des Roumains. L'identification et la définition de la civilisation de Dridu représentent selon nous le premier fondement archéologique, concret et scientifiquement plausible, sur lequel pourront s'appuyer les futures études archéologiques sur l'ethnogenèse roumaine.

ION NESTOR